

Opinions

L'invité

Peut-on se regarder sans s'autodétruire?

Une jeune femme, née en 1980, devient une célébrité mondiale des réseaux sociaux en s'automutilant. C'est peu dire que le canevas du dernier film de Quentin Dupieux est choquant et révélateur de notre époque.

Magali, jouée par Adèle Exarchopoulos, s'est fait connaître à 14 ans, l'«année de la naissance d'internet» (1994: en fait, l'apparition des premiers navigateurs), par une vidéo d'automutilation. Le succès de cette première diffusion en a entraîné d'autres, plus relayées encore, qui ont fini en quelques années par faire sa fortune et sa notoriété. Jusqu'à ce qu'une journaliste en quête de scoop, jouée par Sandrine Kiberlain, parvienne à lui soutirer une interview, alors qu'elle s'était astreinte à un silence médiatique complet jusque-là, la menaçant de révéler l'accident de piano, où, lors de la mise en place d'un dispositif grandiose, une coiffeuse avait été tuée par la chute d'un piano suspendu. S'ensuit un carnage généralisé qui se termine par son suicide filmé, conclusion logique et consternante de cette carrière d'objectification de son propre corps.

Le film, joyeux et malin, est bien sûr une réflexion sur notre société de narcissisme voyeuriste, de recherche de reconnaissance par harcèlement, d'affirmation d'un soi ignorant par le biais d'écrans qui, comme des miroirs ensorceleurs, promettent à tous la satisfaction immédiate et gratuite de ses pulsions les plus basses.

Le célèbre principe selon lequel «le message est le médium», exprimé par McLuhan il y a soixante ans, s'applique ainsi parfaitement à ces pulsions que les écrans ont transformées en contenus, qui seraient sans eux, restées contenues.

L'opposition de ces deux personnages en quête de reconnaissance, l'une par l'automutilation, l'autre par la publication, dénonce en réalité l'hypocrisie d'une société qui utilise les écrans pour les dénoncer. Comme si l'écran as-

pirait toute expérience possible, y compris celle de son rejet, dans une forme de «récupération» inexorable.

Piège de la technologie qui ne serait rien, cependant, s'il ne venait redoubler une hiérarchie sociale pour la polariser en une lutte pour la domination. Dans un récit que Bourdieu n'aurait pas renié, le film culmine dans une interview où, aux questions intellectuelles et distinguées de l'une, viennent répondre les insultes grasses et morales de l'autre, dans une scénographie cruelle où chacune veut imposer sa vision du monde. Par le va-et-vient entre les images et leurs doubles, l'écran tour à tour exprime les visions du monde, et exacerbe leur antagonisme. L'écran fait écran.

Mais le véritable tour de force du film consiste à renverser la caricature de la star masochiste (appareil dentaire, comportement ignoble, ignorance abyssale), en révélant, derrière sa destructivité nihiliste, le courage d'une authentique expression de soi, et inversement, derrière le commentaire emphatique de la journaliste, l'intérêt d'une société qui aime voir et se faire voir, tout en se prévalant de sa propre supériorité. La destruction devient honorable, la critique méprisable. Quelle issue?

«L'accident de piano» est donc bien un miroir qui reflète nos miroirs individuels, flatteurs et destructeurs, emboîtés en vase clos, les uns se félicitant de n'être pas ce que les autres veulent détruire. Comment sortir de ce cercle vicieux des miroirs déformants? La réponse du film, implicite et paradoxale, est que la fiction est le dernier miroir à nous renvoyer un peu de lumière.



Guillaume von der Weid
Philosophe en éthique de la santé